

Passeport algérien, titre de séjour français. Identité et altérité dans *Des pierres dans ma poche* de Kaouther Adimi

Maja KLOSTERMANN
Université d'Innsbruck, Autriche
Maja.Klostermann@uibk.ac.at

Abstract: This article deals with the literary representation of the interplay between migration, identity and otherness in Kaouther Adimi's novel *Des pierres dans ma poche* (2015), and argues that migration evokes not only a sense of spatial in-betweenness, but also raises questions of belonging on a national and social level. Highlighting the idea that migration entails a profound confrontation with both the receiving society and the society of origin – positioning the individual in a space of cultural and normative dissonance –, the article focuses on how such tensions shape the protagonist's identity and sense of inclusion. Through an analysis of the main character's attempts to assimilate into French society after migrating from Algeria, the article shows how Adimi not only foregrounds the protagonist's rupture with Algerian traditions, but also emphasizes her persistent state of solitude and otherness, ultimately leading to a loss of identity and a lack of belonging in either culture.

Keywords: *Melancholia Algeriana, identity, migration literature, otherness, Kaouther Adimi.*

« Je suis une barre médiane : bien au milieu, pas devant, pas derrière, pas laide, pas magnifique. Coincée entre Alger et Paris, entre l'acharnement de ma mère à me faire revenir à la maison pour me marier et ma douillette vie parisienne » (Adimi 2022 : 59). C'est ainsi que Kaouther Adimi, écrivaine algérienne d'expression française, donne voix à la protagoniste et narratrice autodiégétique du roman *Des pierres dans ma poche* (2015), célibataire de vingt-neuf-ans, qui exprime par ces mots son déchirement intérieur entre l'Algérie et la France. Située dans un entre-deux, la protagoniste, responsable iconographique au service d'une maison d'édition parisienne, se rend compte qu'« [o]n ne se fait pas de vraies amies à l'âge adulte, dans une ville étrangère. Demeurent les pierres » (Adimi 2022 : 19). À travers d'une sorte de bulletin des souvenirs de la 'ville blanche' et à la recherche du « mystère de la femme mariée » (Adimi 2022 : 42), étroitement liée aux attentes familiales de l'autre côté de la Méditerranée et à la pression sociale, la protagoniste nous invite à explorer deux mondes à la fois si lointains et pourtant si proches, qui semblent s'unir à un moment paroxystique au sein de la solitude et de l'altérité. Outre les thèmes du mariage, de la relation mère-fille, des souvenirs d'une enfance passée pendant la décennie noire en

Algérie ainsi que de la transgression des frontières (invisibles), la migration et l'émancipation de la protagoniste représentent un élément déclencheur afin de tracer l'enjeu du nexus entre la question de l'identité et celle de la migration qui entre en dialogue avec l'altérité. En relation avec cela, au sein de l'attente du retour dans sa ville natale pour les fiançailles de sa petite sœur, la protagoniste se voit confrontée à un patchwork d'émotions et à des situations lui rappelant sa solitude. Ainsi, entre réussite et indépendance, du poids des pierres lourdes à la quête d'une identité restent « [c]inq jours pour décider quelle personne [j'ai envie] d'être » (Adimi 2022 : 105).

Si l'émancipation et l'indépendance de la narratrice, rendues perceptibles principalement par l'émigration d'Algérie et son installation à Paris, révèlent de manière concurrente un certain sentiment d'isolement, il paraît pertinent de s'interroger plus précisément sur la représentation de la solitude et sur la conception de l'identité de la protagoniste du roman, située dans un point médian de tous genres. Force est de constater que ce dernier l'amène non seulement à chercher un partenaire masculin en tenant compte de l'importance des normes algériennes liées au mariage, mais également à une sorte de recherche de sa propre identité. Cela dit, l'intérêt de cet article repose sur la présentation d'un rapport entre la migration, l'identité, voisine de l'identification, l'altérité et la solitude éprouvée par le personnage principal.

1. Passeport algérien, titre de séjour français

Depuis le développement de différentes orientations et des courants multiples dans le domaine des sciences humaines, la question de savoir qui l'on est, autrement dit ce que l'on considère également comme *Werfrage*, qualifiée par Heidegger dans son analyse (cf. Heidegger 1975), n'est plus l'une des questions primordiales qui relève de la simple philosophie. Ainsi, il est important de mettre en évidence que l'identité en tant que phénomène et concept en parallèle, représente une complexité interdisciplinaire largement débattue, qui suscite des réponses et des recherches non univoques. Par conséquent, la notion d'identité, établie dans les sciences humaines et sociales au cours des années quatre-vingt (cf. Costa 2021 : 165), suscite différentes manières de penser.

En référence à des études américaines portant sur le développement du concept du soi de l'enfance à la vieillesse,¹ mettons en évidence que la majorité des personnes interrogées indique leur nom propre à la question de savoir qui elles sont, étroitement liée à la question de l'identité (cf. Muchielli 2015 : 102). Quant à l'état civil, outre le numéro d'identification qui figure également sur la carte « d'identité », le nom des individus permet de distinguer, dans un premier temps, les personnes les unes des autres dès la naissance. Soulignons dans ce contexte l'anonymat nominatif de la protagoniste du roman, qui raconte l'intrigue à la première personne, jamais nommée par un prénom propre, ni par sa mère lors des appels téléphoniques réguliers sous forme de dialogue. Ayant

¹ Mentionnons ici les expériences de René L'Écuyer, réalisées pendant une période de trente ans des années soixante aux années quatre-vingt-dix, qui se réfèrent à l'analyse de l'expérience personnelle (cf. L'Écuyer 1975).

un impact fondamental sur les interactions sociales ainsi que sur la manière dont une personne est perçue par ses semblables (*cf.* Guéguen et al. 2005 : 33), le nom et sa psychologie s'avèrent ainsi non seulement déterminants pour l'identité personnelle, mais aussi pour la reconnaissance et pour l'intégration d'un individu dans la société. Si l'on considère l'inexistence d'un nom du personnage principal décrit, Kaouther Adimi entend ainsi souligner l'impression d'une certaine absence identitaire, révélant des questions existentielles. Cependant, comme l'indique le dictionnaire Larousse pour sa part, l'identité peut aussi être définie comme « [c]aractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité » (Dictionnaire Larousse). Selon Paul Ricœur, représentant essentiel dans ce domaine, le caractère, par conséquent, peut être pensé comme « [...] l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même » (Ricœur 1990 : 144). Dans ce contexte, prenons en compte toutes les caractéristiques individuelles d'une personne, qu'elles soient biologiques, physiques ou socioculturelles, qui la caractérisent à travers la notion de l'identité personnelle.

Cependant, en passant du sens élémentaire au sens plus complexe, il nous paraît important de souligner que l'identité peut également se manifester par des identités multiples, parfois même sans que l'on soit conscient.e de les avoir (*cf.* Brubaker 2001 : 74). À cet égard, il y a d'autres éléments et caractéristiques qui permettent non seulement d'identifier une personne, mais aussi de la situer dans un certain milieu social, notamment de la valider et de la classer en tant que partie de la société (*cf.* Descombes 2017 : 16). Selon Descombes, par exemple, le caractère subjectif, normatif ainsi que nominal de l'identité peut être décrit comme

[...] étiquette[s] que l'on colle sur des échantillons et qui permet[tent] de les classer en fonction du trait distinctif noté sur l'étiquette. Cet étiquetage est une classification, ce qui veut dire que sur cette étiquette, on inscrit un terme général, non une description définie. Ce qui est identifié sur l'étiquette n'est pas l'exemplaire individuel d'un type donné, mais ce type général auquel appartient l'individu classé : sa race, sa religion, sa profession, etc. (Descombes 2017 : 19)

L'identité, dérivée du terme latin *idem* signifiant « le même » (Dictionnaire de l'Académie française), peut ainsi se manifester par un certain sentiment d'appartenance des personnes partageant la même identité dite groupale ou collective. Soumise à des normes sociales et aux différentes visions sur le comportement des personnes au sein de la société selon l'étiquette qui leur est attribuée ou à laquelle elles appartiennent (*id.*), cette appartenance sociale, considérée comme primordiale pour des êtres humains (*cf.* Mucchielli 2015 : 106), est particulièrement recherchée dans les relations interpersonnelles.² Dans

² À cet égard, pensons aussi à Maurice Halbwachs et au phénomène du mémoire collective, qui joue un rôle essentiel pour ce qui est du sentiment d'appartenance à une collectivité, basé sur le passé d'une communauté, qualifié de primordial en tant qu'élément indispensable de l'identité sociale (*cf.* Halbwachs 1939). De même, il convient d'ajouter non seulement Pierre Nora et ses réflexions concernant l'identité nationale, mais également les théories au sujet de Kaspar Hauser.

ce contexte, prenons en compte ici aussi les réflexions du sociologue et linguiste américain Erving Goffman, qui fait référence à l'incarnation de différents rôles par des individus ainsi qu'aux différentes fonctions qui leur sont associées dans un monde, d'un point de vue métaphorique, semblant à une scène théâtrale.³ Tout en fonction du rôle qu'une personne endosse et la manière dont elle voudrait être perçue, il en découle que les rôles correspondants nécessitent des comportements adaptés, autrement dit la mise en scène de différentes identités et la conformité aux normes multiples (cf. Goffman 1973 : 97). Ainsi, le caractère normatif de l'identité peut être associé à son caractère subjectif : en tant que construction sociale, l'identité ne peut donc pas être décrite comme un état permanent, mais doit plutôt être qualifiée de « [...] processus de construction, reconstruction et déconstruction d'une définition de soi qui nous amène à la penser comme une tension continue entre 'l'être' et le devenir » (Haissat 2006 : 128). De ce fait, soulignons la dimension biographique, biologique et relationnel, présentées sur un axe historique et temporel, sur lequel évoluent les différentes identités de chaque individu, « [...] intégralement construites, instables, fluides, fragmentées, multiples, constamment (re)négociées » (Costa 2021 : 166).

2. Entre deux temps et deux espaces

« Les Algériens en région parisienne : entre espaces d'inclusion et d'exclusion », comme le souligne le titre d'un article, publié dans la revue *Métropolitiques* (Nelson/Waine 2023), qui fait référence à l'intégration sociale et spatiale des immigrés en France, souvent ressentie comme inquiétude par ces derniers. Si l'on considère l'aspect migratoire dans le roman *Des pierres dans ma poche*, il est particulièrement intéressant de (sa)voir comment Kaouther Adimi représente l'intégration du personnage principal dans le pays d'immigration, juxtaposée au désir d'émancipation et à la quête de l'identité personnelle et sociale. Plus encore, prenons en considération également l'aspect solitaire, qui, en respectant les caractéristiques et les différents aspects abordés en ce qui concerne la notion d'identité, fait référence à une absence de relations interpersonnelles véritables et à un impact profond sur le bien-être (émotionnel) de la protagoniste. En vue de cela, continuerons par examiner plus précisément l'entre-deux identitaire du personnage principal dans la capitale hexagonale, située entre indépendance et solitude, pour ensuite passer au sujet des souvenirs et des réminiscences d'Algérie.

2.1. Vers une émancipation féminine

Ayant grandi pendant la décennie noire des années quatre-vingt-dix à Alger, durant une période où le terrorisme fut prédominant et provoqua une vague d'émigration, notamment vers la France, la narratrice autodiégétique tient à comparer le désir de quitter l'Algérie au sens métaphorique à la

³ De même, ajoutons à cela la théorie de la performativité de Judith Butler pour ce qui est des rapports de genre (cf. Butler 1990) ainsi que la réflexion sur la manière dont, dérivées des relations de genre, ses considérations pourraient éventuellement être également pertinentes pour ce qui est de la « performativité identitaire » dans le domaine des normes.

construction du métro dans sa ville natale, décrite comme « [...] enjeu politique, social, culturel, familial, économique et religieux. Il représente ce vers quoi nous tendons : nous éloigner le plus vite et le plus loin possible » (Adimi 2022 : 25). Il en résulte que l'éloignement géographique de l'Algérie, pays dans lequel à cette époque « [à] tous les coins de rue, des sacs noirs en plastique explosaient » (Adimi 2022 : 58), et la transgression des frontières territoriales peuvent être qualifiés comme une sorte d'émancipation initiale, si l'on considère cette dernière comme « [...] the process or any attempt to set free or liberate human beings as individuals or as particular groups from the social, economic, political, legal, or cultural restrictions » (Kolasi 2023 : 391). En ce qui concerne les motifs du départ, la protagoniste souligne en particulier la position et l'image de la femme adulte en Algérie – qu'elle avait déjà décrites dans le cadre d'un devoir en rédaction à l'âge de neuf ans – qui se caractérisent surtout par des restrictions : « [...] sa principale activité consiste à occuper l'espace de la petite cuisine étincelante » (Adimi 2022 : 55). La conclusion de la protagoniste : « L'égalité des sexes n'existe pas » (Adimi 2022 : 57). La séparation spatiale de son pays natal lui permet donc la réalisation d'une vie indépendante et implique l'intention de poursuivre surtout des objectifs professionnels en tant que femme autonome à Paris. Le roman d'Adimi est d'autant plus remarquable si l'on considère que rares sont les romans francophones migratoires qui mettent en scène des personnages migrés comme membre de couches sociales moyennes ou élevées (cf. Albert 2005 : 92). Étant donné que la protagoniste est employée par une maison d'édition et responsable du choix iconographique pour des magazines enfantines, l'estime et la reconnaissance de ses collègues lui semblent assurées en précisant : « [...] je suis bien installée dans la vie professionnelle. On m'écoute et on me fait confiance » (Adimi 2022 : 24). Interprétons ici que cela peut également être attribué au fait que la protagoniste se conforme aux normes françaises concernant la profession et son comportement au travail. Constatons ici que la déclaration « [a]u bureau, personne ne semble percevoir la panique qui m'habite depuis la minute où je passe le seuil de la porte [...] » (*id.*) se confronte brutalement au fait qu'elle « [...] passe pourtant dix heures par jour au bureau. Ça ne sert à rien mais en France, il faut donner l'impression de travailler énormément [...] » (Adimi 2022 : 35-36). On peut déduire de cette contradiction initiale que la protagoniste souhaite renforcer son identité professionnelle tout autant comme le sentiment d'appartenance au sein de son « étiquette » professionnelle ainsi que la conformité aux différentes normes françaises. Soulignons ici aussi le désir de la protagoniste, prête à s'adapter au comportement caractéristique des Français concernant le travail, de s'intégrer à la vie parisienne ainsi qu'à la société française afin d'être perçue comme y faisant partie, respectivement comme partie de la culture et de « l'identité parisienne ». Cela apparaît une fois de plus clairement lorsqu'elle souligne :

La première fois à Paris, je suis fascinée par ces fenêtres sans barreaux et ces vitrines éclairées en pleine nuit. Je découvre une ville bien plus prude que celle décrite dans les romans, réservant ses plus beaux secrets aux seuls initiés et je meurs d'envie d'intégrer ce cercle fermé. (Adimi 2022 : 66)

Cet extrait met en évidence que la vie parisienne évoque non seulement une certaine liberté perçue par la protagoniste, symbolisée par des fenêtres sans barreaux et un éclairage (intérieur), mais aussi par l'envie de faire partie de la capitale d'un point de vue social. Elle veut devenir un membre de la population dite 'autochtone', qualifiée comme un acte difficile à réaliser – la société française étant comparée à un « cercle fermé ». De même, il convient de souligner l'indépendance vécue par la protagoniste non seulement à travers son métier, mais également en prenant en considération sa situation de logement en tant que femme célibataire. Habitant dans le neuvième arrondissement, « [...] dans mon trente mètres carrés à mille euros [...] » (Adimi 2022 : 76), loin d'Alger, elle décrit son appartement comme « [...] reflet de ma réussite et de mon indépendance » (Adimi 2022 : 76).

Cette forme d'une vie indépendante semble encore être intensifiée sous forme de l'anonymat de la protagoniste, qui, d'un côté, fait partie de l'identité individuelle, mais qui lui permet en outre d'assouvir à Paris différents désirs, difficiles à réaliser en Algérie en raison de différentes normes, tout en étant capable d'adapter ou modifier son identité individuelle et sociale. À ce sujet, elle souligne notamment le contraste avec l'Algérien constatant qu'« [à] Alger, il ne peut y avoir d'anonymat. Vos amis de l'école primaire sont vos voisins à l'âge adulte. Vos ennemies du lycée deviennent vos belles-sœurs » (Adimi 2022 : 131). Par conséquent, tandis que le soleil semble jouer à cache-cache à Alger, on peut en déduire que la protagoniste, qui sent le poids des normes algériennes sur ses épaules, ressent une certaine liberté à Paris, comparée à un éblouissement, comme le démontre la citation suivante : « Je ne dors pas en arrivant à Paris. Je suis éblouie. Il y a de lourds nuages au-dessus de ma tête. Aucune protection céleste. Personne pour m'attendre. Et pourtant, l'éblouissement » (Adimi 2022 : 66).

Résumons donc que l'émigration de la protagoniste à Paris, la ville lumière (qui éblouit pour reprendre la métaphore d'Adimi), rend possible une certaine émancipation féminine et une intégration sociale et identitaire, mais aussi la question d'appartenance au niveau sociale et identitaire. Pourtant nous souhaitons insister sur le fait que la protagoniste souffre en même temps d'un certain sentiment d'abandon et de solitude, discerné à travers différents aspects.

2.2. « [...] comme si je n'avais pas réellement de chez moi »

Si la protagoniste dans *Des pierres dans ma poche* semble posséder une identité professionnelle, caractérisée de la reconnaissance de ses collègues et du sentiment d'appartenance au sein de son travail, il n'en va pas de même pour son identité nationale (et sociale). Constatons ici que cette dernière est surtout marquée par la migration d'Algérie en France, influencée par des attentes familiales et sociales. Titulaire d'un passeport algérien et d'un titre de séjour français, la protagoniste met en évidence la question d'appartenance (intermédiaire) qui semble s'intensifier. Fascinée par la vie parisienne et par ses potentialités à réaliser, elle ressent de manière concomitante un certain chagrin ambivalent dû au fait d'être éloignée de l'Algérie, décrit comme « une part de

moi » (Adimi 2022 : 29). L'expression précédente recourt ainsi à une déchirure du personnage principal, qui, en dépit de l'éloignement spatial, ressent un certain sentiment d'appartenance à son pays d'origine. C'est ainsi que la migration, y inclut l'émancipation féminine de la protagoniste, évoque non seulement le sentiment de se trouver dans un entre-deux spatial, mais également la question d'appartenance au niveau national et social. À ce propos, il nous paraît primordial de souligner également le rapport entre la migration et l'altérité, cette dernière étant associée à un sentiment de solitude. Comme le met en valeur Christiane Albert, par exemple,

[...] la question de l'identité est en effet au cœur de la représentation de l'immigration, car elle est indissociable de la découverte de l'altérité vécue comme un exil intérieur doublé de son corollaire qui est le désir d'intégration et d'enracinement. Elle est, en effet, toujours rupture, doublement définie vis-à-vis de la société d'origine, de sa langue, de ses codes culturels et de la société d'accueil qui tend à l'intégration c'est-à-dire à la perte de l'identité d'origine. La situation d'immigration est donc une expérience double de déterritorialisation et de reterritorialisation qui réactive la question des origines [...]. (Albert 2005 : 113)

S'il est certain que la protagoniste adiminienne souhaite s'intégrer dans la société d'accueil, il ne fait pas de doute qu'elle rompt, par conséquent, avec sa société d'origine à laquelle elle se sent pourtant toujours liée. Il en résulte la déclaration concernant sa vie à Paris qu'elle décrit comme suit : « [...] comme si je n'avais pas réellement de chez moi. [...] je me sens un peu orpheline de maison » (Adimi 2022 : 76).

En revenant à la métaphore d'une barre médiane et à l'extension de celle-ci à l'identité et à l'appartenance sociale, aussi paraît-il important de souligner que la protagoniste perçoit une sensation de l'altérité non seulement à Paris en tant qu'algérienne, mais également à Alger en raison de sa non-conformité aux normes locales. En relation avec cela, soulignons en particulier le personnage de la mère de la protagoniste. C'est à travers des appels téléphoniques de cette dernière que la protagoniste est constamment mise en contact avec l'Algérie et ses normes, toujours rappelée par sa mère que ses activités dans le cadre de sa vie émancipée et indépendante à Paris ne sont pas considérées convenables au concept du sexe féminin par rapport à son pays natal. La mère constate de manière répétée : « Tu serais tellement mieux ici, chez toi... » (Adimi 2022 : 52) ce qui se confronte à la misère principale de la situation personnelle de la protagoniste : « On n'a pas le droit de rester célibataire » (Adimi 2022 : 46).⁴ Quant aux normes de l'autre rive et aux rappels constants de sa mère à ce sujet, ceux-ci semblent amener la protagoniste même à souffrir des troubles physiques, qui se situent dans un continuum de « panique » (Adimi 2022 : 24), « d'une angoisse logée dans [mon] [l']estomac » (Adimi 2022 : 103) ainsi que d'une sorte d'asphyxie, cette dernière

⁴ Bien qu'il soit tout aussi difficile de s'approcher de la notion de « culture », nous souhaitons néanmoins renvoyer aux réflexions de Johann G. Herder sur le concept de culture et à ce qu'il qualifie comme « interne[s] Homogenitätsgebot » (Welsch 2012 : 27), selon lequel seuls certains codes, renforçant l'identité d'un pays, sont considérés dans les cultures respectives ou comme faisant partie de cette dernière.

étant clairement indiquée dans la citation suivante : « Alger. [...]. Une boule dans la gorge m'empêche de respirer comme il faut. Étrange sensation. Toute cette solitude dans une petite boule » (Adimi 2022 : 128).

La solitude mentionnée peut être interprétée dans le sens que la protagoniste ne se considère pas comme faisant partie de la société algérienne à cause de son célibat. De plus, comme elle met en évidence qu'« [i]l y a deux types de filles. Les filles bien et les *autres*. [...] J'étais pile entre les deux » (Adimi 2022 : 49), cela suggère la propre perception de la protagoniste de ne pas correspondre à la société, ni de trouver sa place par rapport à l'altérité. D'autre part, la solitude (sociale) perçue se fait également sentir à Paris, interprétée, outre son statut de relation, comme un manque d'interactions interpersonnelles en dehors de sa vie professionnelle. Retenons ici que la protagoniste se sent liée à deux amies d'enfance, à savoir Amina et Caroline, grâce aux visioconférences et à « la magie d'Internet » (Adimi 2022 : 19), tandis que les amies semblent être introuvables dans la capitale française. Cependant, notons également l'importance de Clothilde pour la protagoniste, « [...] une demoiselle de cinquante ans [...] » (Adimi 2022 : 16) qu'elle rencontre chaque matin devant l'entrée d'une boulangerie en discutant de tout et de rien : « Clothilde, femme de rue, femme d'amour, au fichu rouge, est la lumière de mes matins » (Adimi 2022 : 17). Outre la métaphore lumineuse qu'emploie Adimi de manière récurrente et les réunions communes avec Clothilde, la solitude de la protagoniste en lien avec les normes sociales semble tout de même atteindre son paroxysme lorsqu'elle déclare que « [j]e parle toute seule. Je ne me contrôle plus. Ma solitude est en train de grignoter mon corps » (Adimi 2022 : 112). Le souhait de s'intégrer tout en respectant les règles et normes de son pays natal provoquent chez elle une solitude qui se traduit dans un manque de relations interpersonnelles et une absence de dialogue avec les autres. Il en résulte que la réponse à la question de savoir à quelle société la protagoniste se sent le plus appartenir semble difficile. À ce propos, l'essai de la protagoniste de maintenir et de renforcer ses identités tout à la fois algériennes et françaises semble l'amener dans la situation qu'elle ne se sent ni appartenir aux normes des unes ni aux celles des autres, mais se trouve à un point médian. D'un point de vue identitaire et pour illustrer plus en détail que la protagoniste se trouve également dans un entre-deux temporaire, nous souhaitons, dans un dernier temps, nous pencher de plus près sur les souvenirs de cette dernière.

2.3. Élan nostalgique et réminiscences

Étant donné que la protagoniste renvoie mentalement, par vagues successives, au temps passé collectif et individuel au cours de l'intrigue, lié à la tentative désespérée de changer son statut de relation et de conformer aux différentes normes sociales et familiales, c'est ainsi que l'importance des souvenirs demeure ardente. Les souvenirs rétrospectifs qui naissent des pages de l'intrigue de Kaouther Adimi suscitent même une certaine nostalgie, symbolisée par « [...] des pierres dans ma poche, qui m'alourdissent. Ils rappellent les chagrins et les cœurs qui se serrent » (Adimi 2022 : 97).

Pour ce qui est de différents souvenirs de la narratrice du roman comme ceux de son premier retour en Algérie après son émigration, de la maison dans laquelle elle a passé son enfance, de la 'ville blanche', de son école et du sentiment d'être amoureuse, le personnage principal constate : « Je remonte loin, très loin dans mes souvenirs » (Adimi 2022 : 25). Il convient de mentionner, comme le met en exergue Albert, le rapport entre les souvenirs et le pays d'où l'on émigre en soulignant qu'

[...] il semble que l'éloignement dans l'espace rende le pays d'origine encore plus proche. Aussi pour conjurer la distance et lutter contre la nostalgie, l'exilé va puiser dans sa mémoire des souvenirs de sa terre natale et va peupler son présent de cet ailleurs [...]. (Albert 2005 : 115)

Cela dit, la protagoniste met également en évidence certains déclencheurs qui lui font recréer l'atmosphère du temps passé, provoquée par un « élan nostalgique » (Adimi 2022 : 11) qu'Adimi rappelle à plusieurs reprises. Le moment clé dans ce contexte est le suivant : « Un dimanche après-midi, un élan nostalgique m'avait saisie à Paris. Un élan fourbe qui m'avait rappelé le nombre de mois passés loin de chez moi » (Adimi 2022 : 11). C'est ainsi que cette ambivalence s'exprime et la question de savoir dans quelle mesure la protagoniste se sent liée ou appartenir à sa « patrie » se pose, illustrant surtout l'ambivalence exprimée sous forme symbolique d'un « élan nostalgique » et d'un « élan fourbe ». Alors que la nostalgie peut être décrite comme un processus (complexe) qui déclenche des émotions variables (cf. Schiefer/Gehrlein 2021 : 11), interprétons que l'adjectif « fourbe » indique plutôt que les émotions qui en découlent sont perçues comme pénibles et désagréables en déclenchant un sentiment d'ambiguïté chez la protagoniste. En relation avec cela, comme la nostalgie peut être provoquée par des éléments environnementaux ou internes (Schiefer/Gehrlein 2021 : 19), cette dernière entre également en dialogue avec la notion de la mémoire involontaire, pouvant être décrite comme mémoire du passé, provoquée par des perceptions sensorielles et déclenchée de manière aléatoire et inconsciente (cf. Erdmann 2001 : 367). Notons surtout les déclencheurs visuels ainsi que gustatifs de la protagoniste que provoquent une certaine nostalgie :

Aujourd'hui encore, [...] il suffit que j'aperçoive une fourmi rouge, comme celles qui ont peuplé mon enfance, pour que mon cœur se mette à battre plus vite et que je cherche frénétiquement à acheter un billet d'avion, effrayée à l'idée d'avoir perdu un peu de mon âme dans cette ville européenne où j'habite désormais. (Adimi 2022 : 11)

Comme le montre la citation ci-dessus, une forte réaction non seulement émotionnelle est déclenchée chez la protagoniste lorsqu'elle voit une fourmi qu'elle associe à celles de son enfance en Algérie, mais aussi une réaction physique, son rythme cardiaque s'accéléralant. De son envie de s'intégrer à la vie parisienne d'un côté, et sa nostalgie algérienne de l'autre, découle un fort conflit intérieur qu'elle vit par rapport à la recherche d'un équilibre entre ses deux identités culturelles. Elle a peur que sa vie à Paris n'affecte son attachement à ses racines algériennes et qu'elle perde une partie d'elle-même, c'est-à-dire son héritage culturel algérien qui fait

partie de son identité. En tant qu'élément constitutif de ses jours passés à Paris, le lien avec son pays d'origine semble même être recherché d'une manière intentionnelle, comme l'illustre la citation suivante :

En rentrant chez moi tandis que chuinte la pluie, je m'arrête chez le glacier algérien de la rue des Martyrs. Une crème glacée à la vanille. Ce sont les mêmes que celles que m'achetait mon père, le vendredi soir. Je la lèche avec l'impression d'avaler un peu de mon enfance. (Adimi 2022 : 43)

Il ressort de ces lignes que la protagoniste se rend délibérément chez le marchand de glaces, lui-même algérien, de la rue près de son domicile, envahie par des sentiments liés à son enfance et les souvenirs correspondants. Ajoutons ici la mention de la pluie qui tombe et le côté mélancolique de la scène décrite, renforçant la sensation nostalgique de la protagoniste. À cet égard, il nous semble essentiel de faire aussi référence à la notion de *Melancholia Algeriana*, décrite comme « [...] une douleur permanente issue du jeu plus ou moins perceptible et affirmé entre mémoire individuelle et mémoire collective » (Brodziak 2017 : 183). Outre les glaces à la vanille, la maison d'enfance au bord de la mer et des copines de classe au lycée, la protagoniste se souvient aussi de « [...] la vieille canne [du] grand-père qu'il gardait auprès de lui [...]. *Au cas où les Français reviendraient* [...] » (Adimi 2022 : 23) ainsi que des « [...] bombes [qui] pleuvaient sur Alger » (Adimi 2022 : 81), tout par rapport au souvenir collectif. D'ailleurs, mettons aussi en évidence que la *Melancholia Algeriana* « [...] permet aux personnages de reconnaître leur histoire pour mieux la dire aux autres afin d'inventer, ensemble, un nouveau monde » (Brodziak 2017 : 187). Par conséquent, que l'on nous permette également, en dernier lieu, un petit commentaire à ce propos. Si les écrivain.e.s de la littérature migratoire passent souvent par l'écriture afin de tracer et de retracer leur propre vie à travers des personnages littéraires – souvent sous forme de récits rétrospectifs (cf. Albert 2005 : 153) –, c'est ainsi que se pose la question de savoir dans quelle mesure Kaouther Adimi, émigrée d'Algérie en France, pourrait s'identifier elle-même avec la narratrice mise en scène. Constatons à cet égard que l'écriture peut aussi être interprétée, telle que l'exprime Pierre Guyotat, comme pareil à « [...] un scalpel, un outil de compréhension de soi-même et du monde, d'accouchement de la pensée même qui s'élabore dans le texte » (Detambel 2015 : 123). Reste la question (et la réflexion) dans quelle mesure il s'agit de l'autofiction, respectivement de l'écriture réelle en tant qu'émotion d'écriture d'Adimi.

3. En guise de conclusion

Nous sommes partis de la réflexion sur la manière dont l'immigration de la protagoniste algérienne en France, outre la possibilité de mener une vie indépendante et émancipée en tant que femme (célibataire), entraîne également la question des identités ainsi qu'un certain sentiment d'altérité et de solitude. Si la protagoniste vise d'une part à appartenir à la société française, respectivement parisienne, et tente de se conformer ainsi à ses normes, elle rompt, d'autre part, avec les normes de son pays d'origine. Alors que son statut de relation ne semble pas avoir d'importance pour la ville française, l'importance d'une relation

amoureuse et du mariage dans son pays natale lui est constamment rappelée. En partant également de l'interprétation que la protagoniste éprouve un certain chagrin dû au fait d'être éloignée de l'Algérie, tout en soulignant que la vie de la protagoniste peut être décrite comme indépendante et émancipée, constatons qu'elle se sent quand même comme « orpheline de maison » (Adimi 2022 : 76), ce qui implique un certain manque d'identité au sens socioculturel quant au sentiment d'appartenance à la France. D'ailleurs, la circonstance que la protagoniste se trouve dans un entre-deux est également illustrée par des passages réguliers du présent au passé ainsi que par les souvenirs qui en surgissent, ces derniers étant interprétés comme déclencheur de nostalgie et de mélancolie. Pour conclure, tout comme Adimi nous communique que la protagoniste souhaite faire partie de la vie et de la société française, elle souhaite le faire par rapport à son pays natal. Il en résulte que la protagoniste constate : « Je suis une barre médiane [...]. Coincée entre Alger et Paris [...] » (Adimi 2022 : 59). Enfin, il convient de mentionner les deux dernières pages du roman dans lesquelles, tout en disant « je », la protagoniste décrit ses visions par rapport à son avenir imagé en envisageant de retourner en Algérie un jour : « Je ramasserai des pierres et elles n'alourdiront plus ma poche » (Adimi 2022 : 141).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Adimi 2022 : Kaouther Adimi, *Des pierres dans ma poche*, Paris, Éditions points.
- Albert 2005 : Christiane Albert, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Éditions Karthala.
- Brodziak 2017 : Sylvie Brodziak, « *Melancholia Algeriana* ou fantômes et jeux de mémoires chez deux écrivains de l'Algérie contemporaine », dans *Babel Littératures plurielles*, n° 36, 181-194.
- Brubaker 2001 : Rogers Brubaker, « Au-delà de l'identité », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, 66-85.
- Costa 2021 : James Costa, « Identité », dans *Langage et société*, n°1, hors-série, 165-169.
- Descombes 2017 : Vincent Descombes, « L'identité de groupe. Identités sociales, identités collectives », dans *Raisons politiques*, n° 66, 13-28.
- Detambel 2015 : Régine Detambel, *Les livres prennent soin de nous. Pour une bibliothérapie créative*, Arles, Actes Sud.
- Dictionnaire de l'Académie française. « Identité, nom féminin », disponible en ligne : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9I0058#:~:text=Emprunt%C3%A9%20du%20bas%20latin%20identitas.idem%2C%20%C2%AB%20le%20m%C3%Aame%20%C2%BB> (consulté accès le 10 mars 2025).
- Dictionnaire Larousse. « Identité, nom féminin », disponible en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/identit%C3%A9/41420#:~:text=1..Identit%C3%A9%20de%20go%C3%BBts%20entre%20personnes.&text=2..l%27identit%C3%A9%20de%20deux%20astres> (consulté le 10 mars 2025).
- Distelhorst 2009 : Lars Distelhorst, *Judith Butler*, Paderborn, Fink.
- Erdmann 2001 : Eva Erdmann, « Mémoire involontaire ». Dans: Nicolas Pethes (ed.), *Gedächtnis und Erinnerung. Ein interdisziplinäres Lexikon*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt-Taschenbuch-Verlag, 367-368.
- Goffman 1973 : Erving Goffman, *Interaktion. Spaß am Spiel. Rollendistanz*, München, Piper Verlag.

- Guéguen et al. 2005 : Nicolas Guéguen, « Le prénom. Un élément de l'identité participant à l'évaluation de soi et d'autrui », dans *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, n° 65, 33-44.
- Haissat 2006 : Sebastien Haissat, « La notion d'identité personnelle en sociologie. Analyse de la construction identitaire à partir du processus d'engagement », dans *Interrogations? – Revue pluridisciplinaire en sciences de l'homme et de la société*, n° 3, 126-134.
- Halbwachs 1950 : Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France.
- Heidegger 1975 : Martin Heidegger, *Die Grundprobleme der Phänomenologie*, Frankfurt am Main, Vittorio Klostermann.
- Kolasi 2023 : Klevis Kolasi, «Emancipation». Dans: Scott, Romaniuk N.; Marton, Péter N. (edd.), *The Palgrave Encyclopedia of Global Security Studies*, Cham, Palgrave Macmillan, 391-394.
- L'Écuyer 1975 : René L'Écuyer, *Le concept de soi*, Paris, Presses universitaires de France.
- Mucchielli 2015 : Alex Muchielli, « L'Identité individuelle et les contextualisations de soi », dans *Le Philosophoire* n° 43, 101-114.
- Nelson/Waine 2023 : Elizabeth Nelson/Oliver Waine, « Les Algériens en région parisienne : entre espaces d'inclusion et d'exclusion », <https://metropolitiques.eu/Les-Algeriens-en-region-parisienne-entre-espaces-d-inclusion-et-d-exclusion.html> (consulté le 16 mars 2025).
- Ricœur 1990 : Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil.
- Schiefer/Gehrlein 2021 : Gernot Schiefer/Laura Gehrlein, *Nostalgie als Stimmungsaufheller. Eine Einführung in die psychologischen Auswirkungen des nostalgischen Erinnerns*, Wiesbaden, Springer.
- Welsch 2012 : Wolfgang Welsch, « Was ist eigentlich Transkulturalität? » Dans : Kimmich, Dorothee; Schahadat, Schamma (edd.), *Kulturen in Bewegung. Beiträge zur Theorie und Praxis der Transkulturalität*, Bielefeld, transcript Verlag, 25-40.